

2007.- Événementiel vs action culturelle.- Revue Internationale de l'imaginaire, n.s., n° 22 . Babel. Paris : Maison des cultures du monde /Arles : Actes Sud .

L'*Internationale de l'imaginaire* est une revue fondée en 1983 sous les auspices des Rencontres de la Sorbonne.

Philosophes, écrivains, directeurs artistique, sociologues, ethnocénologues, délégués à la culture, ambassadeurs, etc., autant d'intervenants dont les contributions éclairent plus de quarante années de politique culturelle française. Entre désillusion, scepticisme et créativité, cet ouvrage dresse un large tableau de la manière dont la culture française est mangée à toutes les sauces. L'événementiel se substituera-t-il à l'action culturelle et à sa pérennité ? L'accélération de la réalité de nos représentations postmodernes en sera-t-elle la cause ? Loin de répondre à nos interrogations, ce livre offre avant tout matière à réfléchir sur la manière de mener une politique culturelle sur le long terme.

En 1962, Emile J. Biasini, futur conseiller d'André Malraux, jette les bases de la réflexion sur une action culturelle à mener en France. Dans son article de référence « Action culturelle, An I, 1961-1962 », il défend l'idée que ce n'est qu'en éduquant les citoyens et en les formant qu'ils pourront acquérir une sensibilité nouvelle à la création de culture ! Lieux de rencontre et de confrontation entre le théâtre, la musique, le cinéma, mais aussi les arts plastiques et la connaissance littéraire, scientifique et humaine, vingt maisons de la culture allaient voir le jour un peu partout en France.

Pierre-Yves Heurtin, entame son article « Evénements et action culturelle » en opposant l'action culturelle, qui conjugue un objectif préalable s'inscrivant sur le long terme, à l'événement culturel qui est, lui, imprévu et éphémère. Il cherche à savoir pourquoi l'on ne franchit pas les portes d'un musée, pourquoi l'on n'est pas, en quelque sorte, sensible à la culture. P.-Y. Heurtin voit dans l'événement culturel, l'étincelle décisive qui sensibilisera à la culture, à condition que l'événement soit soutenu par une réelle politique d'action culturelle et qu'il n'ait pas pour seule finalité que la distraction des foules.

« Le roi Arthur en quête de nouvelles » de Catherine Clément définit l'événement comme « innocent, démiurgique, sans conséquence, inconséquent ». L'événement, celui qu'il ne faut manquer sous aucun prétexte parce qu'il est unique, peut ressembler à la chute du mur de Berlin et avoir des conséquences sur l'histoire mondiale. *A contrario*, l'événement, celui qui rend le quotidien particulier, peut n'être qu'une parenthèse dans une vie puisqu'il ne fait pas partie des structures du quotidien.

S'adressant à l'Etat français, Jean-Michel Djian critique « Les dérives de la politique culturelle événementielle ». Malgré tous les moyens financiers engagés depuis plus de trente ans, l'Etat n'a pas réussi à mobiliser les classes populaires visées par la politique culturelle mise sur pied dans les années 60. Le constat est clair : c'est le même public qui se rend au musée et au théâtre et qui ne s'intéresse qu'aux jeux vidéo et à la télévision. L'accès démocratique à la culture serait limité d'une part par les médias, vampirisant la sphère culturelle en légitimant des institutions au détriment d'autres, et d'autre part par le droit qui étend son emprise grâce aux droits d'auteur, d'image, de protection, etc.

Paul Virilio dans « Etudes d'impact » conclut, quant à lui, à une pollution éthologique : ébranler, émouvoir, choquer, surprendre sont les ingrédients incontournables qui permettent d'attirer le public. Il dresse alors un constat macabre : puisqu'ils se confondent aux arts mineurs, puisqu'ils s'effondrent dans l'indifférence, les arts majeurs seront prochainement perdus.

Dans son article « J'ai vu des hommes lancer des boules de fer », F. Gründ dresse le profil de la consommation d'une « fast culture » qui provoque la dépendance à des journées extraordinaires. À force de vouloir étonner et séduire l'auditeur, le spectateur et le téléspectateur, les événements finissent par se confondre dans le banal.

André Lewin, pris entre l'année internationale de la pomme de terre et l'année de la Chine, énumère les centaines d'événements, fêtes et autres commémorations de portée diplomatique programmées en France au cours d'une année. A travers l'événementiel, ce sont les relations diplomatiques entre les pays qui s'en trouvent renforcées. Encore faut-il que la culture d'une nation soit consommable et exportable !

Jean Blaise révèle dans l'entretien « Etonne-moi, explique-moi ! », l'histoire d'une politique culturelle menée sur le long terme à Nantes : le Lieu Unique est un véritable exemple de réussite. La contribution de J. Blaise est résolument la seule affirmant que événementiel est synonyme d'action culturelle, que l'événement est un condensé de l'action culturelle.

En conclusion, C. Khaznadar, tout comme la plupart des auteurs précédents, fait part de ses craintes relatives à l'action culturelle se réduisant peu à peu à peau de chagrin. Prenant son expérience personnelle à partie, il apporte une dimension supplémentaire à la réflexion : la dimension financière qui, si elle n'a pas été abordée jusqu'à présent, détermine globalement la nature et la portée de la politique culturelle. Événementiel et action culturelle se sont, selon lui, jusqu'ici complétés. Toutefois, le déséquilibre s'accroît au vu des subventions toujours plus importantes qui sont attribuées à la création d'événements, cela au détriment d'une action culturelle menée sur le long terme.

Cet ouvrage montre bien que « faire de la culture » aujourd'hui, aussi bien dans un musée qu'au théâtre ou dans le cadre d'un festival, relève d'enjeux politiques, médiatiques et économiques. Mais plus que cela, il mène à une réflexion sur la discrimination, l'élitisme, la décentralisation, le rôle des institutions et des médias, l'économie et la politique culturelles. On regrettera toutefois, chez la plupart des auteurs, un trop grand contraste entre événementiel et action culturelle : événementiel vs action culturelle, classes populaires vs élite ? S'insinue en effet en filigrane un certain dénigrement de l'événementiel jugé (trop) populaire et relatif à une culture de masse consumériste, opposé à une politique étatique d'action culturelle promouvant une culture plus élitiste et, de fait, à valeur ajoutée. Mais cet ouvrage est avant tout un lieu de confrontations, suscitant débats et réflexions, du vœu des fondateurs de la revue.

Ludivine Marquis. Cours de base en muséologie, ICOM Suisse, 2007-2008